N'invoquons plus, pour excuser nos fautes que notre pays est "jeune" ; l'expression a servi assez longtemps. Au contraire, soyons décidés à profiter de notre jeunesse pour travailler avec plus d'ardeur à nous instruire.

Nous avons devant nous un avenir riche en promesses ; qu'elles deviennent, grâce à des efforts constants, de profitables réalités, et, quand les excès d'une civilisation raffinée auront épuisé, chez les mondes anciens, la sève intellectuelle, il faudra que ce soit chez nous, qu'on vienne se retremper et acquérir une vigueur nouvelle.

A l'Exposition Universelle de 1900, on distribuait au Pavillon Canadien, des morceaux de ce sucre de nos érables, si bien dénommé, par nous, "sucre du pays". Les Européens en mangeaient d'abord avec empressement et curiosité ; rarement, ils en reprenaient un second morceau. Et quand nous demandions ce qu'ils pensaient de ce produit national, dont nous sommes si fiers, il nous était invariablement fait cette réponse :

—C'est un sucre riche et plein de saveur; mais il nous semble encore imparfaitement raffiné, car, il laisse, après l'avoir mangé, un goût âcre dans la gorge:

Et je pensais :

—Ce sucre, c'est notre nationalité à la sève abondante et généreuse, mais non travaillée, non dégagée encore des substances qui gâtent sa saveur et sa finesse.

FRANÇOISE.

Tout divertissement dont le résultat final tend à mettre en péril le divin germe déposé en notre âme et surtout à le détruire entièrement, constitue un danger véritable et devient en nos mains, un terrible instrument de suicide au point de vue surnaturel. (R. P. Rondot).

La première condition pour remplir une obligation difficile, c'est d'y croire fortement. Mgr d'Hulst).

LES CHATAIGNES

La maison, le jardin, le verger, la futaie
Que je te faisais voir pour la première fois,
Cousine, il t'en souvient? Oh! comme ta voix gaie
Faisait rire l'écho morose de nos bois.

Notre cœur à tous deux était encore vierge ;
Nos yeux n'avaient point vu ; notre haleine d'enfants
Demeurait froide, ainsi que la cire du cierge
Parmi les clairs brasiers des autels étouffants.

Cette après-midi là nous allions côte à côte,
Les jeux de la maison, les courses au jardin,
La cueillette des fruits tombés dans l'herbe haute,
Sont oubliés et n'ont plus de charmes, soudain.

Nous arrivons au mur, pour nous le bout du monde ;
Au-delà la futaie au silence troublant,
Où notre peur voyait errer un être immonde,
L'œil en feu, le dos noir, et le ventre tout blanc.

Tu te hausses pour voir, ton compagnon se cambre,
Et par-dessus le mur apparait le vallon
Que dore vaguement le soleil de septembre,
Le ruisseau, le tapis roussi du mamelon.

Tu me dis: "Enfonçons la porte vermoulue,
Tu vois ce châtaignier? jusque là nous irons ;
J'aime faire éclater de leur bogue velue
En pressant d'un pied vif et leger, les marrons."

L'huis cède sous l'effort de nos mains réunies!
Une brume d'or coule obliquement des cieux,
Les arbres sont de pourpre et les feuilles jaunies
Attardent en tombant leur vol silencieux.

Un ruisseau clair et froid poursuit tout bas sa course,
Roulant le gravier fin, lissant le gazon vert.
Il est pur ; nul ne sait où bouillonne sa source ;
Nul n'y boit hors le faon, le merle et le pivert.

Une vague terreur, toute nouvelle et douce,
Nous rapproche, et ta main tremble au creux de ma main.
Que l'elfe de ce bois nous voie et se courrouce!
Nous avons trop osé, viens, rebroussons chemin!

Mais ton rire argentin répond seul à ma crainte;
Tu m'entraînes plus vite et tes doigts enlacés
Me disent de m'asseoir, j'obéis à l'étreinte,
Je m'assieds sur la mousse et les lichens froissés.

Pareille aux frondaisons des châtaigniers d'octobre,
Ta chevelure flotte en travers de ton front.
En la nature, en toi, tout est beau, fort ou sobre,
De l'astre à son déclin à l'arbre au jeune tronc.

Aveugle, je n'avais jamais vu sur tes joues
Ce velours empourpré, respiré tel parfum,
Rêvé plus petit pied que celui dont tu troues
Le tapis bruissant du feuillage défunt.

Nous nous taisons ; le soir monte de la vallée ;
Le doute qui fait peur, dans nos cœurs a surgi.
Je suis triste et ta paix semble s'être envolée ;
J'ai violé ce lieu ; nous avons mal agi.

Peut-être maudis-tu notre audace première,
Car ton corps tout entier s'agite d'un frisson.
La cime des pins brille encore en la lumière,
Rouge reflet final, puis plus rien... pas un son....

Si! l'appel, ton appel, qui m'émeut et me glace....
Tu portes à ton front ta main avec ce cri.
—Qu'as-tu? — Dans mes deux bras, affolé, je t'enlace ;
Ma lèvre a rencontré ton beau front blanc meurtri.

Elle y rencontre aussi la bogue de châtaigne,
Prise dans tes cheveux et s'y pique ardemment.
—Quoi! je t'entends pleurer! Qu'importe si je saigne ;
Et j'étanchai ton sang et tes pleurs follement...

ENVOI

Lorsqu'on nous apporta les châtaignes fumantes,
Au dîner, l'autre soir, si je parûs rêveur,
C'est que je revivais ces minutes charmantes
De mon premier baiser: ma première douleur.

JULES-MARIO LANOS.